Document généré le 28 avr. 2024 14:09

Lurelu
La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse

Johnny sous l'oreiller

Patrice Pontbriand

Volume 19, numéro 3, hiver 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/13315ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)
1923-2330 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Pontbriand, P. (1997). Johnny sous l'oreiller. *Lurelu*, *19*(3), 6–9.

Tous droits réservés © Association Lurelu, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Hurlant comme un loup, Casimir entre dans le dernier magasin de la ville. C'est la boutique de costumes pour toutes les occasions : les fêtes, les mariages et les anniversaires. Mais Léo, Siphon et Zazie ont pris congé de notre ami, à cause de son mauvais caractère.

Dans la boutique, Casimir voit des dizaines de costumes de koalas et de pandas. De dauphins et de lapins. De lions et de papillons. Mais rien du tout pour les mille-trous!

Erreur! Là, à droite!

— TUI TUI TUI! gazouille soudain Casimir, dont la colère vient de se changer en joie.

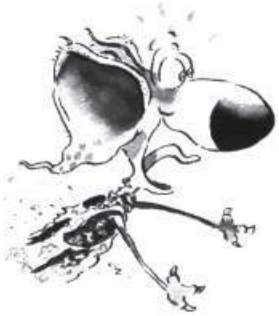
Un peu en retrait, une étagère déborde de beaux vêtements troués. On y aperçoit des manteaux et des chapeaux. Des blousons et des vestons. Des chaussettes et des casquettes. Casimir enfile un superbe pantalon rouge.

— Il vous va comme un gant. Pardon! Comme un pantalon! dit une voix douce.

Qui a parlé? Casimir se retourne. Une jolie mille-trous, vêtue d'une vieille robe trouée, le regarde en souriant. Casimir ouvre une bouche aussi grande que celle d'Ernest, l'hippopotame du zoo. Quoi? Une mille-trous ici? Youpi!

Troublé, notre cher ami en perd ses moyens. Toutes les langues du monde, ou plutôt tous les babils des animaux se mélangent dans sa bouche. Quelle cacophonie!

— TUI! MIAOU! OUA! GRRRRR! HUUUUUU! FLOC! GLOUP! HOU HOU HOU! ZI! PLOC! BLUTTT! GROUNGGG!



: Dominique Jolin

Casimir ne sait plus où donner de la voix. C'est la première fois de sa vie qu'il voit un autre mille-trous. Et avec une robe par-dessus le marché! Il n'est donc pas unique au monde? Mais tant mieux! C'est merveilleux!

La femme mille-trous sourit toujours à Casimir.

— Je me présente : Mimi Caranuna. Tra la la, fait-elle en gazouillant.

— Et moi Casimir Mimuni. HI HI HI.

Les yeux de Mimi brillent soudain comme des étoiles.

— Ah! Des robes pour moi! Hourra! chante-t-elle.

Pendant ce temps, Siphon s'inquiète. Où se cache Casimir? Le serpent entre dans le dernier magasin de la ville, la boutique de costumes. Un bruit terrifiant provient du fond de la boutique. Siphon s'avance et aperçoit Mimi et Casimir, pourtant seuls, qui parlent. Est-ce en escargot ou en crapaud? En chimpanzé ou en araignée? Fascinant! Les deux mille-trous parlent *toutes* les langues du monde en même temps!

— Ah! Ces mille-trous! murmure Siphon. Quels êtres uniques au monde!

En effet! Mimi porte une superbe robe jaune, alors que Casimir se pavane dans son beau pantalon rouge. Les yeux des deux mille-trous roucoulent d'amour. Au point qu'ils ne remarquent pas qu'on les épie de toutes parts. Car la boutique est maintenant remplie de Zazie, Léo, Siphon, Ernest et de tous les autres animaux du zoo.

N'y a-t-il rien de plus beau qu'un – je veux dire – que deux mille-trous heureux et bien vêtus?

Concours littéraire 1995

JOHNNY SOUS L'OREILLER

Patrice Pontbriand

2e prix, catégorie 10-14 ans

Nous étions au début d'août et la moiteur de juillet persistait. Cela m'obligeait, la nuit, à culbuter mon oreiller poisseux, question d'obtenir un semblant de fraîcheur sous la nuque. Ainsi, je réussissais parfois à m'assoupir quelques heures. Mon petit frère Gérard-Marie, avec qui j'occupais la chambre, ne semblait pas incommodé par cette chaleur. Il dormait d'un trait du soir au matin. Cependant, il suait tellement la nuit qu'à son réveil son bel oreiller blanc portait au centre un cerne jaunâtre dégoûtant. Cela donnait l'impression qu'il dormait la tête sur un gros œuf au miroir.

Parlant d'œuf au miroir, je préférais me lever tôt le matin pour déjeuner avec ma mère. De rester plus longtemps dans cette chambre suffocante m'était insupportable, sans compter l'odeur de moisi que dégageait l'oreiller de Gérard-Marie. Impossible de véritablement dormir dans ces conditions. Je m'apprêtais donc à saupoudrer de cassonade mon bol de gruau lorsqu'un pleurnichage étouffé nous est parvenu, à ma mère et moi. Inquiète d'entendre ce loir de Gérard-Marie gémir si tôt, ma mère a vérifié si tout allait bien :

— Viens nous voir à la cuisine mon coco, y'a du bon gruau tout chaud!

Gérard-Marie est apparu toujours pleurnichant en se frottant vigoureusement les yeux de ses poings.

— Mon pauvre coco, qu'est-ce qui cloche ce matin? Tu as fait un mauvais rêve?

— Non! de répondre Gérard-Marie en se frottant toujours les yeux, ça piiiique!

— Qu'est-ce qui pique mon chéri?

— Ça! de répliquer Gérard-Marie en se découvrant les yeux.

Ma mère a poussé un cri d'horreur et s'est précipitée sur Gérard-Marie. Moi-même étonné, j'ai renversé tout le sac de cassonade sur la nappe. Mon paresseux de petit frère n'avait plus deux yeux dans le visage mais bien deux œufs durs qui auraient trop bouilli. Il avait les paupières si gonflées qu'on ne percevait de ses yeux que deux petites fentes larmoyantes. Alarmé par notre réaction, Gérard-Marie a compris que quelque chose chez lui n'allait pas. Paniqué, il s'est enfui en larmes vers la salle de bains afin de mirer ses yeux au miroir. Ma mère a dû se servir d'une épingle à cheveux pour déverrouiller la porte de la salle de bains. Gérard-Marie refusait d'en sortir sous prétexte qu'il se trouvait trop laid.

Une fois mon frère récupéré, nous avons tous troqué nos pyjamas contre nos vêtements de jour pour nous rendre à pied à la clinique du quartier. En chemin, Gérard-Marie voyait si mal avec ses yeux gonflés qu'il butait contre toutes les fissures du trottoir.

Heureusement que ma mère le tenait solidement par la main. Une fois que nous sommes arrivés à la clinique, j'ai eu très peur. La salle d'attente était pleine d'enfants aux yeux boursouflés. J'avais l'impression de me retrouver en plein congrès annuel des jeunes monstres du quartier. Gérard-Marie, quant à lui, se sentait moins seul. Il a même cessé de pleurnicher. En discutant avec une autre dame, ma mère a appris que mon frère devait être victime du rhume des foins.

— C'est la saison, vous savez, disait la dame à ma mère sur le ton de quelqu'un qui s'y connaît.

Le docteur nous a par la suite confirmé la chose dans son cabinet. Gérard-Marie souffrait d'allergie causée par le pollen des plantes. Cela pouvait lui occasionner certains malaises. Comme avoir des yeux de grenouille, par exemple. Nous sommes donc retournés à la maison avec un médicament pour le rhume des foins. Gérard-Marie, qui n'avait pas encore déjeuné, s'est installé à la table, dévorant goulûment une pile de crêpes préparées par ma mère pour le consoler de sa maladie. Il avait l'air d'un ogre, à s'empiffrer de la sorte. Un ogre laid affublé de deux orgelets.

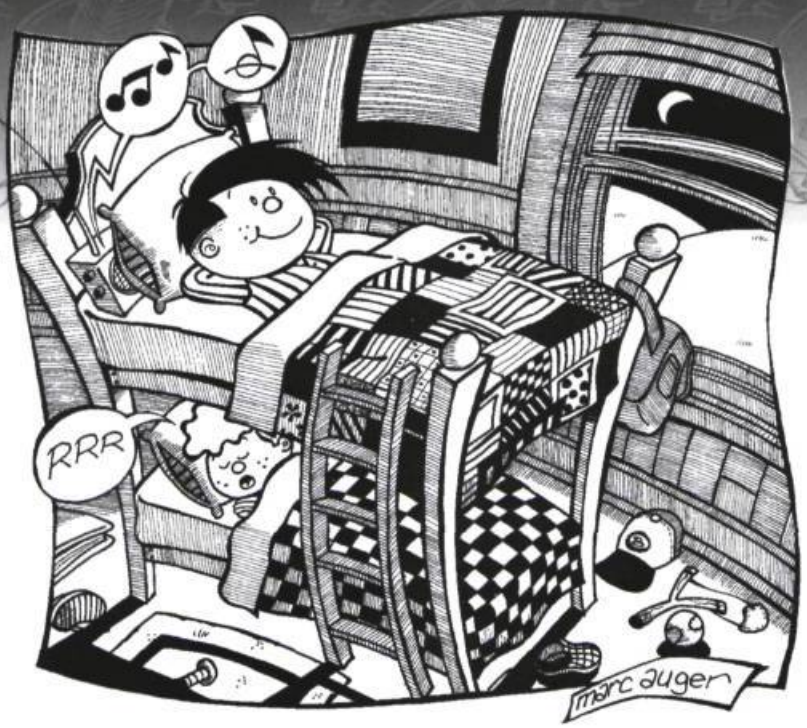
Heureusement pour lui, ses yeux de poisson ont repris leur dimension normale au bout de deux jours. Mais ce n'était qu'un bien pour un mal. Aussitôt l'enflure de ses yeux disparue, Gérard-Marie s'est vu en proie à des crises de raclements de gorge incontrôlables.

— C'est à cause du mucus qui te chatouille la gorge, lui disait ma mère.

Ces bruyants raclements ne me dérangeaient pas trop. Lorsque ça lui prenait le jour, il avait l'air d'un moteur de vieille voiture qui ne veut pas démarrer. C'était un peu agaçant en écoutant la télé, mais je pouvais toujours augmenter le volume. Pour ce qui est de la nuit, ça devenait carrément infernal. Il m'était absolument impossible de fermer l'œil plus de cinq minutes à cause de ces raclements. Si bien qu'au bout de deux nuits blanches, j'étais si fatigué et tendu que j'ai développé un tic nerveux. Ce tic consistait en une suite de pépiements aigus qui se produisaient lorsque j'inspirais. Contrairement au bruit de moteur de Gérard-Marie, je donnais plutôt dans le crissement de pneus qui freinent. Résultat : toutes les nuits notre chambre se transformait en piste d'essai pour voitures d'occasion.

Plus Gérard-Marie tentait de démarrer son moteur, plus je freinais. Cette cacophonie automobile devenait insupportable. Si bien qu'entre deux freinages, j'engueulais Gérard-Marie comme du poisson pourri, et lui me répondait des bêtises entre deux démarrages. Nos nuits devenaient de plus en plus agitées. Les accusations, les menaces et les injures fusaient de toutes parts.

Si bien qu'un certain soir, j'ai complètement perdu les pédales. Nous venions tout juste de nous mettre au lit et, pour une fois depuis plusieurs jours, nous étions plutôt calmes. Pas de démarrage ni de freinage en vue. Seul le froissement des rideaux agités par une tiède brise emplissait la pièce. J'allais enfin pouvoir dormir. Déjà mes pensées montaient vers les étoiles. Quand tout à coup un violent bruit de démarreur s'est fait entendre.



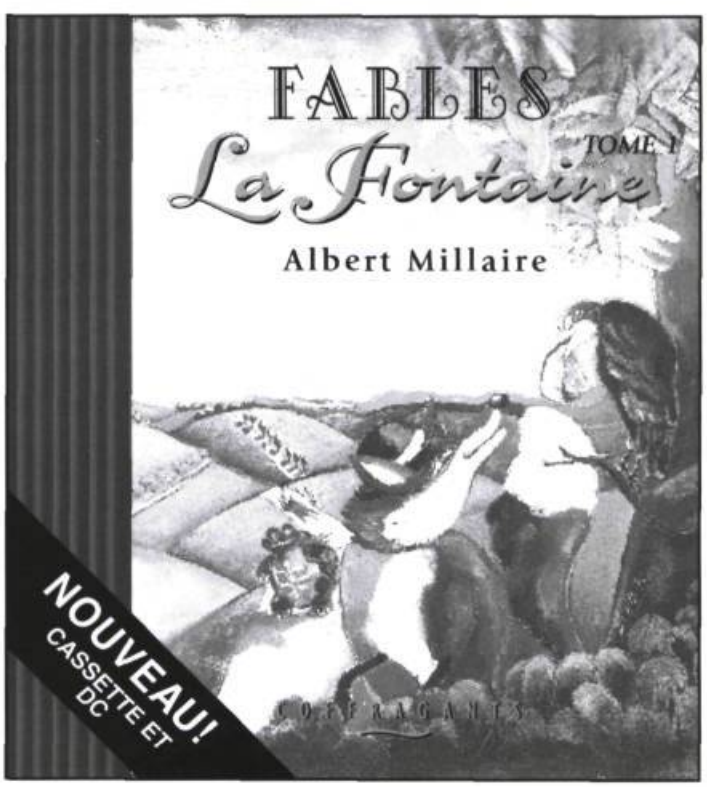
En proie à une rage folle, j'ai sauté de mon lit pour atterrir sur celui de Gérard-Marie. Puis je l'ai saisi à la gorge pour qu'il cesse ses maudits raclements.

— Ta gueule, Gérard-Marie! ta gueule! que je lui hurlais, je suis plus capable!

Plus je gueulais, plus je lui serrais la gorge! Gérard-Marie qui commençait à sérieusement manquer d'air se débattait comme un petit diable. Mais je lui tenais toujours la gorge. Puis vlan! Un terrible coup de poing dans le visage m'a projeté au sol. J'allais me relever pour lui faire regretter son geste mais il s'est jeté sur moi en m'agrippant par le col du pyjama. Gérard-Marie me secouait si fort que j'en avais peur.

— T'as essayé de me tuer, t'as essayé de me tuer! répétait-il sans cesse la voix étouffée par les sanglots. J'y suis pour rien, moi, maudit fou, c'est la faute au mucus, maman l'a dit, c'est la faute au mucus, t'as compris?

Il s'est ensuite relevé, me laissant seul sur le parquet pour regagner son lit. Plutôt que de lui répliquer, je me suis mis à pleurer



tranquillement dans le noir. Jamais auparavant je n'avais souhaité la mort de mon petit frère. Jamais auparavant il ne m'avait frappé au visage. Jamais je n'avais eu peur de lui. Sauf que là, tout était changé. Les règles du jeu ne seraient jamais plus les mêmes. J'étais allé trop loin avec lui.

J'ai moi aussi regagné mon lit pour finalement m'endormir épuisé par les sanglots. Je crois que Gérard-Marie s'est aussi endormi en sanglotant. Le lendemain matin, ma mère a dû nous réveiller tous les deux tellement nous dormions profondément.

— Debout les «snoros», le soleil est déjà bien haut, nous a-t-elle lancé en écartant les rideaux. Vous battez tous les records ce matin, il est déjà près de dix heures. En passant, ça vous irait, du pain doré pour le déjeuner?

À moitié endormis, nous avons, Gérard-Marie et moi, fait signe que oui. Difficile de refuser une pareille offre. Puis, en nous apercevant la fraise l'un et l'autre avec nos yeux rougis par les pleurs, nous nous sommes fait un demi-sourire qui en disait long.

Cette journée commençait d'un bon pied et je me promettais de ne pas la gâcher. Aussi, je savais que je ne pouvais plus en vouloir à Gérard-Marie pour ses raclements. Il fallait donc que je trouve un moyen non pas de l'arrêter, mais de ne plus l'entendre la nuit. J'ai jonglé au problème une bonne partie de l'avant-midi, puis j'ai eu ce flash du tonnerre. Comme à tous les jours depuis des années, ma mère a allumé sa petite radio grise pour le bulletin de onze heures trente. C'est en la voyant s'exécuter que j'ai trouvé ma solution. Il me suffisait de subtiliser momentanément la radio pour, le soir, la glisser sous mon oreiller. Ainsi bercé par la douce musique, j'oublierais les raclements de Gérard-Marie pour m'endormir sans tracas.

J'ai donc entrepris de piquer la radio à la cuisine tous les soirs qui suivirent. J'attendais évidemment que mon père et mon frère dorment pour agir. Ma mère étant celle qui se couchait toujours la dernière, je profitais du fait qu'elle se douchait à la salle de bains pour m'exécuter en toute clandestinité. Puis, tôt le matin après le départ de mon père, je me levais rapidement pour réinstaller la radio à sa place. Ainsi, rien n'y paraissait et ma mère continuait d'écouter son bulletin de onze heures trente sans aucun soupçon.

Grâce à la petite radio grise, j'entendais à peine les bruits de moteur de Gérard-Marie. Je freinais d'ailleurs moi-même beaucoup moins souvent. En fait, la piste d'essai faisait plutôt place à une salle de concert maintenant. L'oreille bien calée dans l'oreiller, j'écoutais avec passion les plus grands succès du chanteur pop rock de l'heure, le fameux Johnny Bibad.

Ce type était absolument incroyable et «super cool et sexy», comme le disait si bien l'animateur de radio. D'ailleurs, tout était «super cool et sexy» avec cet animateur. Même les pubs de pneus ou de poulet B.B.Q. Ce qui n'enlevait rien à l'immense talent de Johnny Bibad qui, véritablement, devenait mon idole. J'aimais toutes ses chansons. Des ballades romantiques comme «I love you mon minou», aux chansons rock endiablées telle «Destroy la vie en bigoudis». De plus, il maniait la guitare comme pas un.

Le mois d'août avançait et Gérard-Marie ne se raclait presque plus la gorge. C'était tant mieux pour lui. Seulement voilà, j'avais la piqûre. Il n'était plus question que je m'endorme le soir sans ma dose de Johnny Bibad, raclements de gorge ou pas. D'autant plus que l'animateur annonçait pour bientôt la retransmission d'un concert de Johnny, en direct de Miami. J'étais surexcité à l'idée de pouvoir entendre mon idole en spectacle pour la première fois. Tellement surexcité qu'il m'est arrivé un terrible malheur le soir du concert.

L'animateur avait annoncé la veille la diffusion du concert «super cool et sexy» pour vingt-deux heures, ce qui me causait un énorme problème. Ma mère ne se retirait effectivement que vers vingt-deux heures trente pour se doucher. Soit juste après le téléjournal. J'ai donc patienté, étendu sur le sol de ma chambre, pour avoir une vue imprenable des pieds de ma mère par le dessous de la porte. Il me fallait agir assez rapidement pour rater le concert le moins possible. Aussitôt que ses deux pieds ont disparu dans la salle de bains, je me suis rué dans la cuisine pour dérober la radio. Dans ma course folle, je ne me suis pas aperçu que la porte de ma chambre s'était refermée derrière moi. Le vent probablement, puisque la fenêtre était ouverte. Résultat : dans le noir total, j'ai piqué du nez sur ma porte provoquant ainsi un vacarme d'enfer. Je ne craignais rien pour mon père, puisqu'il dormait terriblement dur. Par contre, ma mère s'est aperçue du grabuge.

— Chéri? Les enfants? Mais qu'est-ce qui se passe? a-t-elle demandé de la salle de bains.

J'ai rattrapé le coup en lui répondant que ce n'était que Gérard-Marie qui était tombé de son lit et qu'il allait bien à présent. Sur ce, je lui ai souhaité une très bonne nuit et elle ne m'a plus posé de question. Malgré un nez et des orteils endoloris, je m'estimais chanceux de m'être si habilement tiré d'affaire. J'ai vite ramassé la petite radio qui gisait par terre à cause de la collision, pour ensuite filer dans ma chambre. Je croyais pouvoir enfin écouter ce qui restait du concert de Johnny Bibad, quand une voix m'a interpellé :

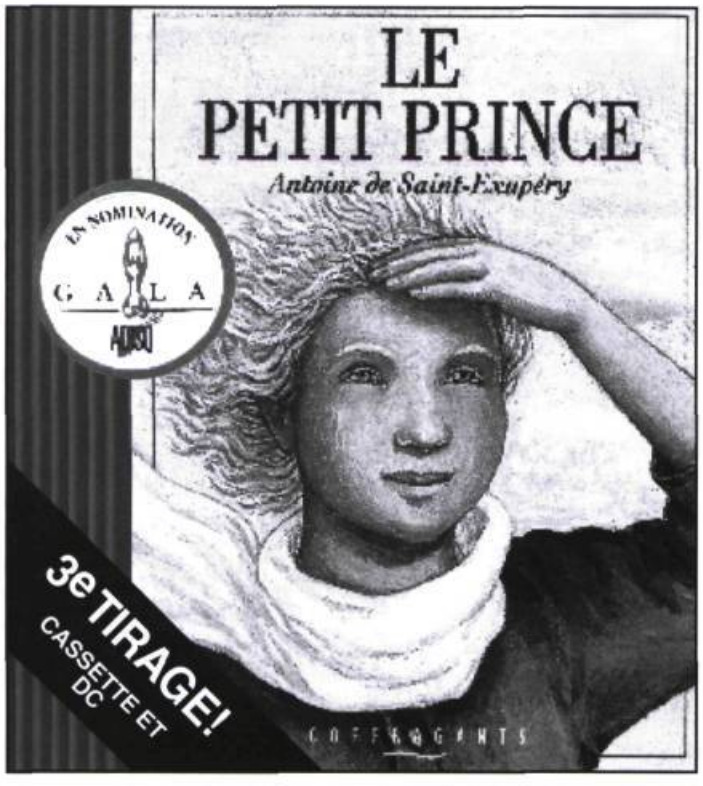
— Depuis quand tu frappes à la porte avant d'entrer et puis qu'est-ce que tu fais debout à cette heure?

Décidément, je ne jouais pas de chance. Gérard-Marie, probablement réveillé par le bruit, faisait son enquête.

— Laisse tomber, que je lui ai dit, tu fais un cauchemar. Allez, rendors-toi, crapule.

— Le cauchemar, c'est toi gros bêta, qu'il m'a répondu. Puis il s'est retourné contre le mur pour se rendormir.

Fiou! Il ne fallait plus perdre une seule seconde. J'ai vite installé la radio sous mon oreiller pour capter Johnny à Miami. Le



concert devait bien être rendu à la moitié. Chanceux comme je l'étais, il m'a fallu resyntoniser le bon poste, la radio s'étant déréglée lors de sa chute. J'avais beau tourner la roulette du récepteur dans tous les sens, mais rien n'y faisait. Que des couics! et des couacs! terribles dans mon oreille. J'en avais des crampes au pouce tellement je tournais la roulette rapidement. Au bout d'une demi-heure de grésillements intensifs, j'ai dû me rendre à l'évidence. Le concert de Bibad, c'était fichu. La petite radio de ma mère était fichue. Par conséquent j'étais moi-même fichu. J'allais devoir lui révéler mes activités clandestines. J'avais la trouille qu'elle me prive de dessert pour un sacré bout de temps à cause de sa radio brisée. Cette nuit-là j'ai très mal dormi, cumulant cauchemars par-dessus cauchemars. J'ai même rêvé que Johnny Bibad se suicidait parce que j'avais cassé la radio de ma mère. L'horreur!

Le matin venu, je ne me suis pas levé après le départ de mon père. Je suis même resté au lit quand Gérard-Marie s'est levé. Je n'avais pas le courage d'affronter cette journée avec son lot de réprimandes et de punitions. La radio brisée gisait toujours sous mon oreiller. La tête sous les couvertures, je resongeais à ces terribles cauchemars qui m'avaient hanté toute la nuit. Découragé, j'allais me mettre à pleurer quand j'ai senti que quelqu'un s'asseyait sur le bout de mon lit. Je n'avais pas vraiment envie de causer alors j'ai attendu que la personne me parle. C'était ma mère. Elle s'est adressée à moi sur un ton très doux :

— Bonjour mon chou, tu ne te lèves pas ce matin?

Voyant que je ne répondais pas, elle a ajouté :

— Si c'est pour la radio que tu te fais du souci, oublie ça. Je sais depuis le début et ça ne me dérange pas.

Étonné de cette révélation, je suis sorti de mon cocon.

— Comment t'as su? que je lui ai demandé.

— Simple comme bonjour, qu'elle m'a répondu, moi aussi j'ai déjà eu une sœur qui souffrait d'allergies.

— Pas tante Marguerite?

— Exactement, m'a-t-elle répondu. Nous partagions la même chambre à l'époque et tu sais quel bon truc j'ai trouvé pour ne plus entendre ses raclements?

Là je suis devenu tout rouge et j'ai fait signe que oui.

— Tu vois bien que ce n'est pas grave mon chéri, a-t-elle dit en me caressant les cheveux. Allons, viens déjeuner, a-t-elle ajouté en se levant du lit.

— Attends, lui ai-je dit. Ce n'est pas que je n'ai pas faim, mais il faut que je t'avoue quelque chose!

— Je t'écoute alors.

— Je crois que tu ne seras pas très fière de moi, parce que ta radio elle s'est brisée cette nuit. Je l'ai échappée par terre.

Au lieu de se fâcher, ma mère s'est mise à rire comme si je venais de lui raconter une bonne blague.

— Tu ne te fâches pas? que je lui ai demandé.

— Mais non mon chéri, m'a-t-elle répondu, toujours souriante. Cette radio est tellement vieille que je me demande moi-même comment elle a fait pour tenir le coup aussi longtemps. De toute façon, elle était déjà détraquée. Tu n'as pas remarqué qu'un seul poste fonctionnait lorsqu'on l'allumait? Hé oui mon chéri! le seul poste à écouter : celui du fan-club de Johnny Bibad!

MES PREMIERS CLASSIQUES

Pour plonger dans des histoires qui ont traversé le temps !

Condensés littéraires 9-12 ans

Des récits célèbres, habilement condensés par Michèle Marineau et Carmen Marois

SÉRIE 1

1. *Mémoires d'un âne*, de la Comtesse de Ségur
2. *Le Tour du monde en 80 jours*, de Jules Verne
3. *Les Voyages de Gulliver-Lilliput*, de Jonathan Swift
4. *Robinson Crusoé*, de Daniel Defoe
5. *Anne... La Maison aux pignons verts*, de Lucy Maud Montgomery
6. *Tom Sawyer*, de Mark Twain
7. *Le Magicien d'OZ*, de Frank Baum
8. *Tarass Boulba*, de Nicolas Gogol

SÉRIE 2

9. *Les Quatre Filles du Dr March*, de Louisa M. Alcott
10. *Le Roman de la momie*, de Théophile Gautier
11. *Heidi*, de Johanna Spyri
12. *Le Petit Lord Fauntleroy*, de Frances Burnett
13. *Sans famille*, de Hector Malot
14. *La Mare au diable*, de George Sand
15. *Croc-Blanc*, de Jack London
16. *Les Aventures de Huckleberry Finn*, de Mark Twain

Prix détail :
40 $ la série
6 $ l'unité

GRAFICOR
175, boul. de Mortagne
Boucherville (Québec) J4B 6G4
Téléphone : (514) 449-2369
Télécopieur : (514) 449-1096

Chaque série est accompagnée d'un matériel complémentaire qui en favorise l'exploitation en classe.